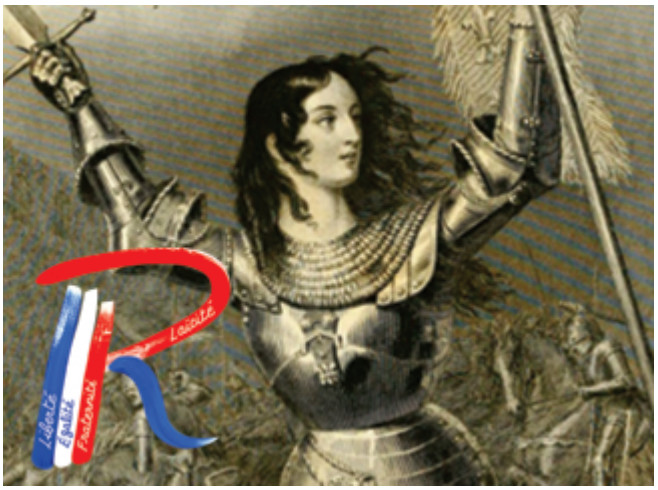
Macron et ses sbires au panthéon : une pantalonnade

écrit par Claude t.a.l | 1 juillet 2018



Ce matin, tandis que je me livrais à certaines tâches ménagères, j'écoutais France Inter d'une oreille distraite :
J'ai cette sale manie de mettre France Inter en bruit de fond, quand je suis à l'intérieur.

C'était la retransmission en direct de la cérémonie d'hommage à Simone Veil.

Je n'ai pas l'animosité extrême de certains à l'encontre de Simone Veil.
J'avais même échangé quelques mots avec elle, en 2004, à la Mairie d' Orléans, lors d'une cérémonie en hommage aux » Justes parmi les Nations « .

L'hommage au Panthéon, donc, ne me choquait pas.

Pendant que je passais la serpillière, j'entendais des bribes du discours de Macron.
Et là, je me suis aperçu que chaque phrase de Macron était suivie d'une sorte de grésillement.

Je me suis alors interrogé : » *c'est quand même pas des applaudissements ?* »

J’ai interrompu mes tâches ménagères pour vérifier sur le site du Figaro qui diffusait la cérémonie en direct.

Eh ben si ! C’étaient bien des applaudissements.

Et qui provenaient de la tribune officielle, où le gratin, assis, tout en agitant des éventails pour se rafraîchir, applaudissait chaque phrase.

Je n’épiloguerai pas à propos des pensées sous-jacentes dans le discours de Macron .

D’autres le feron …

Il a fréquemment cité les noms de Malraux et Jean Moulin.

Alors, je me suis souvenu du discours de Malraux, en hommage à Jean Moulin, au même endroit.

C’était en décembre 1964. Un froid de gueux, une pluie battante, un vent terrible…

Les officiels, debout, y compris le Président de la République et les ministres, des tas de drapeaux français, pas d’applaudissements : du respect !

Et les phrases de Malraux, c’était pas de la guimauve droit-de-l’hommiste !
(les Droits de l’Homme, n’existent même plus : Macron parlait de » droits humains » !)

Regardez ça .
Le discours de Malraux :

http://www.ina.fr/video/I00013168

« *L’hommage d’aujourd’hui n’appelle que le chant qui va s’élever maintenant, ce Chant des Partisans que j’ai entendu murmurer comme un chant de complicité, puis psalmodier dans le brouillard des Vosges et les bois d’Alsace, quand les bazookas*

de Corrèze avançaient à la rencontre des chars de Runstedt lancés de nouveau contre Strasbourg.

Écoute aujourd'hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le chant du Malheur. C'est la marche funèbre des cendres que voici.
À côté de celles de Carnot avec les soldats de l'an II, de celles de Victor Hugo avec les Misérables, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu'elles reposent avec leur long cortège d'ombres défigurées.

Aujourd'hui, jeunesse, puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour, de ses lèvres qui n'avaient pas parlé.

Ce jour-là, elle était le visage de la France ».

Ça avait quand même une autre gueule !